



Monument à la mémoire du groupe Herbert Baum à Berlin.
Réalisation : Jürgen Raue. © Philippe Mesnard.

JAN MAAS*

« LES IDÉAUX DES RÉSISTANTS ANTIFASCISTES SONT-ILS RÉELLEMENT ATTEINTS AUJOURD'HUI EN RDA ? »

La culture du souvenir antifasciste vue de l'intérieur: l'exemple des carnets d'Herbert Ansbach (1913-1988)

Vingt ans après la disparition de la RDA, le débat public portant sur la culture du souvenir antifasciste est toujours d'actualité. À ce sujet, le débat autour de l'écrivain Erwin Strittmatter peut faire office d'exemple le plus récent. En 2008, le germaniste Werner Liersch reprocha à l'auteur décédé en 1994 d'avoir tu son appartenance au 18^e régiment de chasseurs alpins de la police SS¹. Après cette révélation, Sven Felix Kellerhoff, journaliste à *Die Welt*, en déduisit par exemple : « Le soi-disant "antifascisme" de la RDA [...] devient encore un peu moins crédible² », et il poursuivit en exigeant : « Il est grand temps d'évacuer dans la poubelle de l'histoire cette idéologie exclusivement fondée pour légitimer le pouvoir des communistes aux ordres de Moscou. » Dans le camp adverse, le juriste Joseph Detlef originaire de l'ex-RDA, continuait à affirmer : « L'antifascisme est l'une des clés de voûte de la légitimité de la RDA³. »

L'un des traits caractéristiques de ces débats, c'est que la controverse au sujet de la légitimité de la RDA se superpose aux facettes contradictoires du travail sur le passé concernant la culture du souvenir antifasciste en RDA. Cette tendance qui s'exprime dans les débats publics trouve son pendant dans la recherche scientifique. Depuis le début des années 1990, les travaux de critique idéologique donnent le ton, interprétant par exemple l'antifascisme de la RDA comme un « mythe⁴ » (Antonia Grunenberg) ou comme « une religion de substitution⁵ » (Bernd Faulenbach). Frank Deppe, en revanche, reprocha rapidement à Grunenberg que son livre ne traitait « pas de la véritable histoire de l'antifascisme, mais uniquement d'idéologies et de mythes, de conceptions irréalistes qui entrent dans l'histoire⁶. » Quant à Jürgen Danyel, il établit un bilan prenant en compte les acteurs de l'antifascisme en RDA :

* Journaliste indépendant, Jan Maas prépare une thèse sur Herbert Ansbach.

L'image jusqu'à présent prédominante de la RDA « antifasciste », plutôt statique et orientée sur l'appareil du pouvoir, ne tient pas compte de la question quant à l'existence de formes alternatives du rapport au passé nazi et à la tradition de résistance dans différents milieux politiques et sociaux. Il en va de même pour ce qui est des événements décisifs, des ruptures et des changements, ainsi que pour les expériences des individus et les influences qu'ils ont subies, qui résultent de la socialisation antifasciste et d'une confrontation quotidienne au fait de « cultiver la tradition antifasciste⁷ ».

Depuis la création, en 1974, des « Comités des résistants antifascistes » au niveau des collectivités territoriales que sont les *Bezirke* et les *Kreise*, c'est en grande partie dans ce cadre-là qu'a lieu la « préservation de la tradition antifasciste » (*Traditionspflege*). Cependant, peu de recherches ont jusqu'à présent été effectuées sur le travail de ces comités⁸. La plupart des études existantes sur la pratique quotidienne de l'antifascisme en RDA se consacrent aux conflits concernant l'Association des persécutés du régime nazi (VVN, *Vereinigung der Verfolgten des Naziregimes*), et la communauté juive au début des années 1950⁹.

Depuis 2005, nous avons pour la première fois pu explorer de façon scientifique les notes autobiographiques du Berlinois Herbert Ansbach (1913-1988) qui décrivent son activité clandestine sous le régime nazi. Ainsi, nous avons pu obtenir un petit aperçu de l'antifascisme en RDA en tant que pratique quotidienne. Dans les années trente, Ansbach était membre du cercle de résistance formé autour d'Herbert Baum, et en RDA, membre du Comité des résistants antifascistes¹⁰. Après plusieurs mois d'emprisonnement en 1938, il avait réussi à survivre en émigrant en Grande-Bretagne via la Tchécoslovaquie, et il ne rentra en Allemagne qu'en 1946. Il a consigné dans ses notes ses souvenirs de la résistance contre le régime nazi. Ces textes, rédigés entre le milieu des années 1970 et les années 1980, fournissent des informations de grande valeur. Si, lors de la reconstruction des souvenirs de la résistance antifasciste en RDA, on renonçait à de tels documents personnels, seules les sources officielles resteraient. Ces dernières reflètent nécessairement le canon politique dans lequel le régime du SED (*Sozialistische Einheitspartei Deutschlands*) voulait classer les souvenirs de la résistance. Il faut certes partir du principe que les convictions politiques d'Ansbach correspondaient en grande partie à celles de la direction centrale du Comité des résistants antifascistes, mais seules ses notes personnelles sont en mesure de nous dire si le canon politique de la direction du SED s'est vraiment entièrement emparé de l'antifascisme en RDA.

Afin de comparer les notes personnelles d'Ansbach avec la mémoire officielle du « groupe Baum » en RDA, nous avons consulté des publications de RDA et les archives du Comité des résistants antifascistes, telles que des transcriptions d'interviews. La comparaison révèle deux choses : premièrement, les archives

montrent clairement à quel point le Comité a échoué dans la tâche qu'il s'était lui-même donnée et qui consistait à gagner, à l'aide de son autorité politique et morale, la jeune génération de RDA à la cause de la construction de l'État prétendument socialiste. Deuxièmement, les notes d'Ansbach divergent des représentations généralement schématisées dans les publications de RDA parce qu'elles décrivent la résistance comme une pratique contradictoire menée également par des personnes faillibles et inconscientes.

SOUVENIRS DU « GROUPE BAUM »

Afin de situer les notes d'Herbert Ansbach entre les deux pôles qui sont ses propres exigences et celles de la direction du SED, il est important de comprendre d'abord l'évolution de la mémoire officielle du « groupe Baum » dans le contexte de l'antifascisme en RDA. Il convient de souligner que l'antifascisme de la RDA fut marqué dès le début par des querelles politiques sur le devenir de la RDA dont le point culminant était la dissolution de la VVN en 1953. À la fin des années 1950, le groupe des anciens émigrés à Moscou réunis autour de Walter Ulbricht s'imposa finalement dans la lutte pour la direction politique de la RDA, contre les émigrés à l'Ouest, comme Herbert Ansbach, et contre les anciens cadres du Parti restés en Allemagne nazie entre 1933 et 1945. Cela conduisait à réduire la notion de résistance à la seule résistance communiste sous la prétendue direction de Moscou, ce qui constituait une déformation de l'histoire. Lorsque l'ancien détenu Erich Honecker, emprisonné sous le régime nazi, succéda à Walter Ulbricht, ancien émigré à Moscou, et lorsque, dans les années 1970, furent créés les Comités des résistants antifascistes au niveau du *Bezirk* et du *Kreis*, la notion de résistance fut certes élargie, mais les communistes ne cessèrent jamais de revendiquer leur rôle de leader dans la résistance.

Tout comme l'antifascisme de la RDA dans son ensemble, la mémoire du « groupe Baum » connut une évolution contradictoire. Ce qui était tout d'abord au centre, c'était la mémoire de l'incendie d'une exposition de propagande nazie au Lustgarten de Berlin, provoqué par le groupe en 1942. Cet acte servait de preuve qu'il y a bien eu une « autre Allemagne » dont la RDA pouvait poursuivre la tradition en tant que patrie d'anciens résistants antifascistes. Ainsi, à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Herbert Baum en juillet 1949, *Die Tat*, le journal de la VVN, publia en hommage à ce dernier un article qui s'achevait sur ces mots : « Lui et ses amis sont morts insoumis. En sacrifiant leur vie, ils ont contribué à sauver l'honneur de l'autre Allemagne, de la véritable Allemagne¹¹. » Dans la mesure où le savoir sur l'activité du « groupe Baum » s'accumulait au fil des années, des controverses scientifiques touchant également à la mémoire de son activité furent déclenchées, notamment sur la façon dont il aurait fallu évaluer cet incendie.

Lorsqu'entre temps, en 1974, le Comité des résistants antifascistes élargissait son travail, ces controverses perdirent de nouveau de leur importance. Devant l'insatisfaction croissante affichée en RDA, il s'agissait désormais de convaincre la jeunesse, avec l'aide des anciens résistants antifascistes, à s'engager dans la construction de la RDA.

Déjà dès les années 1960, les survivants du « groupe Baum » avaient pris part à l'ainsi nommée « préservation de la tradition » dans le cadre d'un mouvement où l'on attribuait les noms des antifascistes à des institutions (*Namensträgerbewegung*). Ils s'exprimaient lors de manifestations et de commémorations dans des écoles, des casernes et des entreprises qui portaient le nom de l'un des résistants du « groupe Baum ». À partir de 1974, ils poursuivirent cette activité dans le cadre du Comité des résistants antifascistes en tant que groupe de travail Herbert Baum auprès du Comité de district de Berlin. Ce fut Herbert Ansbach qui dirigea le groupe de 1975 jusqu'à sa mort en 1988. D'année en année, le nombre d'institutions qui portaient le nom d'un membre du groupe s'accrut¹².

À la fin des années 1970, l'historienne Margot Pikarski avait terminé le manuscrit d'un livre consacré au groupe Baum, basé sur son mémoire de fin d'études et sur de nouvelles connaissances. *Jugend im Berliner Widerstand* (« Les jeunes dans la résistance berlinoise ») parut en 1978 et devint l'ouvrage de référence de la RDA sur le « groupe Baum ». La préface de l'ancien résistant Franz Krahle évoque, de manière typique, la conception que l'historienne a adoptée dans son livre à propos du groupe et de la résistance antifasciste allemande :

Le groupe de résistance antifasciste autour de Herbert Baum, qui au cours de ses neuf ans de lutte clandestine ininterrompue compta environ cent membres, pour une partie très jeunes, faisait partie intégrante du mouvement de résistance allemand antinazi mené par le KPD. Plus précisément, c'était un groupe combattant de notre glorieuse Fédération des jeunes communistes d'Allemagne (*Kommunistischer Jugendverband Deutschlands*)¹³.

D'après Margot Pikarski, c'est la direction centrale du Comité des résistants antifascistes qui a pris l'initiative de publier l'ouvrage. Elle voulait réutiliser les connaissances disponibles issues de la recherche afin de les lier à la « préservation de la tradition », dans le but de proposer des figures d'identification communistes. De temps à autre, des membres du groupe de travail écrivaient dans les organes de presse des institutions portant les noms des membres du « groupe Baum ». Ainsi, en août 1978, Otto Wendt s'exprime dans *Rüttler*, le journal d'une organisation d'entreprise du SED à Berlin : « Il est de notre propre devoir de renforcer, avec tout ce que l'on peut faire, le pouvoir de notre République et de notre communauté d'États socialistes. C'est ainsi que nous honorerons l'héritage de nos camarades et compagnons¹⁴. »

Cependant, le tissage de liens entre la mémoire de la résistance antifasciste et le dévouement à la RDA ne se fit pas sans contestations. Dans un rapport sur des assemblées générales de la Jeunesse libre allemande (*Freie Deutsche Jugend, FDJ*) en mars 1978 à Berlin, auxquelles étaient invités d'anciens résistants antifascistes, on lit par exemple au sujet de l'engagement des jeunes dans le travail de mémoire :

Peu de choses ont été proposées par les jeunes eux-mêmes, beaucoup a été assumé par les invités. Souvent, c'était ressenti comme une tâche supplémentaire à laquelle on opposait la production matérielle dans l'entreprise. On se rabattait souvent sur des questions concernant le plan économique ou sur des discussions purement informatives. Souvent, on organisait de simples manifestations commémoratives sans discuter les attitudes et les positions que les jeunes devaient adopter¹⁵.

Les comités du *Bezirk* et du *Kreis* ainsi que le groupe de travail « Herbert Baum » rédigeaient régulièrement des rapports. Les extraits cités ici sont représentatifs des rapports du comité de district de Berlin. Ils illustrent les problèmes qui se posaient dans les rapports entre les anciens résistants et leur jeune groupe cible. Les chiffres, les noms et les dates varient de trimestre en trimestre, mais l'atmosphère de base perdure. Le point suivant, noté lors d'une des assemblées générales de la FDJ en mars 1978, est tout aussi exemplaire : « Les idéaux des résistants antifascistes sont-ils réellement atteints aujourd'hui en RDA¹⁶ ? »

L'effondrement de la RDA en 1989 fit prendre conscience aux anciens résistants que les jeunes n'avaient pas été acquis à la cause de la construction de la RDA. Malgré tout, les survivants poursuivirent leurs activités après 1990. Sans être liés à des institutions de l'État, ils commémoraient à présent leurs amis assassinés lors de manifestations dans le cadre de l'Union des antifascistes nouvellement créée.

LES SOUVENIRS D'HERBERT ANSBACH

Les notes d'Herbert Ansbach peuvent trouver leur utilité au vu de l'histoire de la réception du « groupe Baum » en RDA, et être comparées aux souvenirs officiels concernant ce groupe. La valeur particulière de ces notes tient au fait que l'auteur y met l'accent sur le quotidien de la vie en clandestinité et en prison. Il diffère ainsi de la plupart des articles de journaux qui, comme l'ouvrage de Margot Pikarski, adoptent une description plus analytique de la résistance antifasciste. Ils généralisent, classent et établissent des relations avec la résistance communiste, telle qu'elle a généralement été présentée en RDA. Ansbach, en revanche, s'attache surtout à dépeindre les difficultés du travail quotidien. Ce faisant, les notes

personnelles d'Ansbach et les publications officielles abordent des sujets tout à fait semblables. Il en ressort clairement que le « groupe Baum » a ses racines dans la Fédération des jeunesses communistes (KJVD) et dans le KPD, et qu'il a essayé de maintenir des relations avec les structures illégales du Parti. Mais les descriptions contiennent également des différences de contenu : contrairement aux représentations officielles, les notes d'Ansbach montrent plutôt un groupe autonome où des débats ont lieu. De plus, à de nombreux endroits, la nature improvisée du travail clandestin ressort clairement. Margot Pikarski évoque elle aussi la difficulté qu'éprouvaient les groupes clandestins à adapter leur méthode de travail aux exigences de la conspiration. Le style analytique de l'auteure laisse toutefois apparaître une grande distance par rapport aux acteurs, alors que les notes d'Ansbach font mieux sentir la situation complexe dans laquelle se trouvaient les jeunes communistes et leur façon de prendre des décisions.

Ansbach se souvient par exemple que les membres de son sous-district de la Fédération des jeunesses communistes avaient posé comme condition à la location d'un appartement un respect strict des règles de la conspiration¹⁷. En raison de cet appartement toutefois, sept membres du sous-district, dont Herbert Ansbach, furent arrêtés par la suite. Il parle dans ses notes de réunions à l'appartement qui ne respectaient guère les règles de la conspiration. Ainsi pour la crématoire, la direction du sous-district avait invité les collègues de membres qui n'avaient encore jamais eu de contact avec le KJVD. Après un début un peu tendu, la crématoire de l'appartement conspiratif s'était terminée en une fête décontractée.

Il s'avéra que les filles de Lisa étaient vraiment formidables. Le point de vue qu'elles adoptaient était celui que pouvaient avoir des filles de travailleurs. On a mis des disques. On a dansé, mangé et bu. Entre temps, on a écouté des disques de Busch et de *L'Opéra de quat'sous*. Steinchen a récité des poèmes de Ringelnatz et de Tucholski [sic]. Peu à peu, nous avons abandonné toute prudence et avons parlé très ouvertement¹⁸.

Il convient d'étudier de quelle façon on peut expliquer les différences entre les notes personnelles d'Ansbach et les représentations officielles concernant le « groupe Baum », et d'émettre des hypothèses quant à leur signification. Lorsque, dans une interview avec Vera Ansbach, nous avons demandé pourquoi son défunt mari prenait des notes, elle répondit : « Il écrivait tout pour lui-même. Peut-être aussi pour extérioriser ce qui sommeillait en lui¹⁹. » Contrairement aux notes personnelles, les livres, brochures et articles de journaux, de même que les transcriptions d'interviews du KAW, ne mentionnent pas le quotidien de la conspiration, le temps passé en prison et au pénitencier, ni les expériences d'Ansbach avec ses voisins de cellule. Ces divergences peuvent indiquer plusieurs choses. La

première hypothèse consiste à dire qu'Herbert Ansbach ne jugeait pas ces détails suffisamment importants pour en faire part à des tiers. Dans ses réflexions sur la pertinence d'interviews, Harald Welzer souligne qu'il n'y a pas de communication sans destinataire. Les réponses de l'interlocuteur notamment sont toujours orientées par ce qu'il croit être les attentes de l'interrogateur : on « dit ce qu'on pense que l'autre attend de nous²⁰. » La seconde hypothèse est étroitement liée à cette réflexion : les personnes avec qui il s'est entretenu n'ont pas réclamé de détails sur le quotidien et ses problèmes. Que l'hypothèse valide soit la première ou la seconde, ce n'est pas d'une importance cruciale ici, car on peut supposer dans les deux cas que le « rôle dirigeant du KPD », leitmotiv de la recherche sur la résistance en RDA, a marqué tant le point de vue d'Ansbach que celui de la personne avec qui il s'entretenait. Une troisième hypothèse consiste à imaginer qu'Ansbach a considéré par la suite que ses souvenirs étaient plus importants qu'il ne le pensait au moment des interviews, dans les années 1960. Étant donné qu'il est impossible de poser cette question à Ansbach lui-même, aucune explication claire n'est plus envisageable aujourd'hui quant aux causes de ces différences. Mais il est tout de même possible de s'en approcher en considérant plusieurs points de vue.

LES LIMITES DE L'IDÉOLOGIE

La première question qui se pose, c'est de savoir pourquoi Herbert Ansbach n'a montré ses notes à personne. Autant que l'on sache, personne n'avait connaissance de ces textes au moment de leur rédaction. Vera Ansbach ne les a découverts que lorsqu'elle a remis de l'ordre dans les documents laissés par son défunt mari. On trouve une ébauche d'explication dans une lettre d'Ansbach au chercheur américain Eric Brothers²¹, à qui il écrit : « Si je voulais répondre à toutes vos questions, je devrais écrire un livre, ce que je n'ai pas fait et n'ai pas l'intention de faire. Il existe tant de bons livres qu'il ne faut pas en ajouter de mauvais. Ce qui à mon sens importe maintenant, c'est de poser les bases permettant d'assurer et de renforcer la préservation de la tradition²². » Dans les faits, jusqu'à la fin de sa vie en 1988, Herbert Ansbach s'est engagé à entretenir la tradition dans le sens de la mémoire officielle, au sein du groupe de travail « Herbert Baum ». En outre, il fut membre du SED de 1946 jusqu'à sa mort, et dans les années 1960, député à Berlin-Treptow et membre du *Kulturbund* ; dans l'esprit de la RDA, il s'engageait donc pour la société. En marge d'une autre lettre adressée à Brothers, Ansbach prend la défense de sa patrie contre le système politique des États-Unis et de la RFA :

We have no democracy of your kind. But our representatives have to report back to their electors. [...] But the killer of Thälmann is still free in the FRG, and so are many former judges of the Nazi regime. [...] I prefer our system where war criminals were sentenced, and those who have fought bravely against Fascism are honoured²³.

Connaissant ces détails de la vie d'Ansbach, il serait absurde de supposer que son intention était de donner dans ses notes une sorte de contre-représentation de l'opinion qu'il soutenait dans des discours ou dans des articles de journaux à propos du « groupe Baum ». Toutefois, du fait de son engagement durable dans la « préservation de la tradition », on peut supposer qu'Herbert Ansbach était conscient de l'accent différent qu'il mettait dans ses notes personnelles.

Le point de vue du souvenir officiel concernant Herbert Baum en RDA était marqué par des intérêts différents selon les moments. À l'époque où l'on suppose qu'Herbert Ansbach rédigeait ses notes, l'intention principale du Comité des résistants antifascistes était de gagner les jeunes à la cause de la construction de la RDA. Ainsi, dans la mémoire officielle du « groupe Baum » apparaissent comme un leitmotiv l'amitié inconditionnelle avec l'Union soviétique, la foi en la victoire du socialisme et la fidélité inconditionnelle au Parti. Ces thèmes correspondaient en grande partie à l'image propagée au sujet de tous les groupes de résistance communistes. Jürgen Danyel fait remarquer qu'à ce moment, le souvenir officiel avait depuis longtemps remplacé la description des contradictions de la résistance réelle par une image officielle abstraite, indifférenciée, canonique et standardisée²⁴. En revanche, la méthode de travail parfois chaotique des jeunes communistes dépeinte dans les notes d'Ansbach remet indirectement en question la représentation du KPD comme un parti discipliné et agissant méthodiquement, tel qu'il fut représenté par la mémoire dominante. Il apparaît donc judicieux de supposer que ce genre de déductions implicites sont une des raisons pour lesquelles Ansbach n'a jamais publié ses notes.

En outre, il faut aussi tenir compte du fait que les souvenirs biographiques doivent toujours faire l'objet d'examen critiques quant à leur pertinence par rapport à la réalité historique. Dans son travail sur la mémoire communicative, Harald Welzer explique que la dimension la plus étonnante de la mémoire autobiographique consiste à en savoir plus sur nous-mêmes que nous-mêmes²⁵. Dans ce sens, les différences entre le souvenir officiel concernant Herbert Baum et les notes personnelles d'Herbert Ansbach peuvent aujourd'hui faire comprendre à quel point la conception de l'homme qui transparaît dans la mémoire officielle de la résistance antifasciste était limitée. Les descriptions d'Ansbach correspondent au souvenir officiel tant qu'il s'adresse officiellement à un destinataire, c'est-à-dire lorsqu'il tient un discours à l'occasion d'une rencontre avec ceux qui s'engagent à cultiver la tradition, lorsqu'il écrit un article ou donne une interview. Ses notes, en revanche, ne s'adressent à personne en particulier. Comme le fait remarquer Vera Ansbach, on peut s'imaginer qu'il a écrit pour lui-même, comme on écrirait un journal intime a posteriori ou comme pense-bête. Dans cette situation, le destinataire des souvenirs est moins focalisé, moins réduit, et les notes apparaissent en conséquence beaucoup plus diversifiées et détaillées. Peut-être Ansbach a-t-il jugé les souvenirs officiels incomplets et a-t-il voulu les compléter

pour lui-même, sans pour cela vouloir exprimer de distance envers eux.

Étant donné les représentations généralement schématiques et mécaniques de la résistance communiste dans les ouvrages consultés, c'est dans la différence entre les notes personnelles d'Ansbach et les représentations officielles qu'on peut comprendre la résistance comme des actions relevant de personnes actives. Et c'est justement la représentation, par Ansbach, d'un travail clandestin souvent improvisé, comportant de grands risques, qui confère à la résistance communiste des traits plus humains que ne le faisait l'historiographie de RDA.

Le fait que même un représentant de l'antifascisme officiel de RDA reproduise, dans un cadre officiel, le modèle officiel du souvenir alors qu'il met l'accent sur d'autres choses dans ses notes personnelles révèle les tensions permanentes entre l'intérêt personnel des anciens antifascistes et les motifs politiques que les dirigeants associaient à la mémoire. L'existence de ces tensions s'explique par la forme particulière que la mémoire avait prise après la césure historique de 1945 : en associant des témoins à la mémoire officielle de la résistance antifasciste en RDA, des formes de mémoire communicative et de mémoire culturelle s'interpénètrent²⁶. Il ne pouvait exister de mémoire purement officielle puisque les expériences personnelles des anciens résistants antifascistes en constituaient un fondement significatif. Les tensions étaient donc inévitables, du moins tant que les anciens résistants antifascistes étaient en vie. La différence mise en évidence entre souvenir officiel et souvenirs personnels apparaît donc comme exemplaire pour démontrer les limites de l'efficacité des idéologies.

En revanche, certaines critiques de l'idéologie de l'antifascisme de RDA, des « conceptions irréalistes qui faisaient l'histoire », selon l'argumentation de Frank Deppe, donnent l'impression qu'on voulait, après coup, imposer une deuxième défaite à la RDA. Alors que des jugements généralisés n'apprécient pas à sa juste valeur l'antifascisme de RDA. La résistance contre le régime national-socialiste n'était pas un mythe, mais bien une réalité. Et même si ce n'est qu'une minorité qui y avait participé en Allemagne, que l'on se souvienne d'elle est tout à fait normal. En RFA comme en RDA, ce souvenir était marqué par les intérêts du pouvoir. Mais dans la mesure où l'antifascisme de RDA n'était pas un mythe, il ne se limitait pas à satisfaire les intérêts politiques, il s'articulait également grâce à la coopération des anciens résistants antifascistes. Lorsqu'on réduit cette collaboration aux intérêts des dirigeants du SED, on génère a posteriori l'image du monolithe politique que le SED aurait volontiers créé, mais que, en réalité, la RDA n'a jamais été.

Traduit de l'allemand par Ludivine Rodange

NOTES

- ¹ Werner Liersch, « Erwin Strittmatters unbekannter Krieg », *FAZ*, 8 juin 2008.
- ² Sven Felix Kellerhoff, « War auch Erwin Strittmatter in der SS? », *Die Welt*, 9 juin 2008.
- ³ Detlef Joseph, *Hammer, Zirkel, Hakenkreuz. Wie antifaschistisch war die DDR?*, Berlin, Das Neue Berlin, 2006, p. 8.
- ⁴ Antonia Grunenberg, *Antifaschismus – ein deutscher Mythos*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1993.
- ⁵ Bernd Faulenbach, « Einführung », in *Materialien der Enquete-Kommission « Aufarbeitung von Geschichte und Folgen der SED-Diktatur in Deutschland » (12. Wahlperiode des Deutschen Bundestages)*, Deutscher Bundestag (dir.), vol. III/1, p. 101-110.
- ⁶ Frank Deppe, « Heimkehr in die „Hölle des Juste Milieu“. Zur Kritik von Antonia Grunenberg: „Antifaschismus – ein deutscher Mythos“ » in Id. et al, *Antifaschismus (Distel Hefte. Beiträge zur politischen Bildung*, vol. 31), Heilbronn, Distel, 1996, p. 388-402, ici : p. 397.
- ⁷ Jürgen Danyel, « Vorwort », in Id. (dir.), *Die geteilte Vergangenheit. Zum Umgang mit dem Nationalsozialismus in beiden deutschen Staaten*, Berlin, Akademie-Verlag, 1995, p. 11-14, ici : p. 12.
- ⁸ Cf. Christoph Hölscher, *NS-Verfolgte im « antifaschistischen Staat ». Vereinnahmung und Ausgrenzung in der ostdeutschen Wiedergutmachung (1945-1989)*, Berlin, Metropol, 2002, p. 19; Ulrich Mähler, « Die Massenorganisationen », in Rainer Eppelmann, Bernd Faulenbach, Ulrich Mähler (dir.), *Bilanz und Perspektiven der DDR-Forschung*, Paderborn, Munich, Vienne, Zurich, Schöningh, 2003, p. 100-106.
- ⁹ Cf. Annette Leo, Peter Reif-Spirek (dir.), *Helden, Täter und Verräter. Studien zum DDR-Antifaschismus*, Berlin, Metropol, 1999; Annette Leo, Peter Reif-Spirek (dir.), *Vielstimmiges Schweigen. Neue Studien zum DDR-Antifaschismus*, Berlin, Metropol, 2001.
- ¹⁰ Plusieurs auteurs signalent que la dénomination « groupe Baum » suggère une continuité trompeuse. Dans son article sur le « Herbert-Baum-Gruppe » (in Wolfgang Benz, Walter H. Pehle, (dir.), *Lexikon des deutschen Widerstands*, Francfort/M., Fischer, 2001, p. 225-228, ici : p. 225), Kurt Schilde écrit : « La dénomination “groupe Herbert Baum” représente plusieurs cercles de résistance qui, au total, réunissaient plus de cent personnes. » Dans l'histoire de la RDA toutefois, c'est la ligne de tradition communiste qui fut mise en avant, et le terme « groupe Baum » revient la plupart du temps. Étant donné que nous nous intéressons à l'histoire de cette réception, nous utilisons la même dénomination.
- ¹¹ Anonyme, sans titre, *Die Tat*, 9 juillet 1949.
- ¹² « Bericht über die Tätigkeit des Bezirkskomitees Berlin der Antifaschistischen Widerstandskämpfer der DDR für das Jahr 1981 », SAPMO-BArch DY 57/421, s. p.
- ¹³ Margot Pikarski, *Jugend im Berliner Widerstand*, Berlin, Militärverlag der DDR, 1978, p. 7.
- ¹⁴ Otto Wendt, « Sie ehren, indem wir ihr Vermächtnis erfüllen », *Rüttler. Organ der Betriebsparteiorganisation der SED im VEB BMK Ingenieurhochbau Berlin*, 15/78.
- ¹⁵ « Bericht über die durchgeführten Mitgliederversammlungen der FDJ im Monat März 1978 und die dabei aufgetretenen politisch-ideologischen Probleme auf der Leitungssitzung des Bezirkskomitees Berlin », 5. April 1978, SAPMO-BArch, DY 57/424, s. p.
- ¹⁶ « Fragen und Diskussionspunkte aus den Mitgliederversammlungen der FDJ im Monat März 1978 », Anlage zum « Bericht über die Tätigkeit des Bezirkskomitees Berlin der Antifaschistischen Widerstandskämpfer der DDR im 1. Halbjahr 1978 », 3. Juli 1978, SAPMO-BArch, DY 57/424, s. p.
- ¹⁷ Cf. SAPMO-BArch SgY 30/1224, p. 9.
- ¹⁸ Herbert Ansbach, « Das Büro wird eingeweiht », manuscrit non publié en possession de l'auteur.
- ¹⁹ Entretien de l'auteur avec Vera Ansbach, 1^{er} novembre 2005.
- ²⁰ Harald Welzer, « Das Interview als Artefakt. Zur Kritik der Zeitzeugenforschung », *BIOS – Zeitschrift für Biographieforschung und Oral History*, vol. 13, 2000, p. 51-63, ici : p. 52.
- ²¹ Durant les années 1980, Eric Brothers travailla à un ouvrage consacré au groupe Baum. En 1984, il prit contact avec le Comité de résistants antifascistes qui le mit en liaison avec Herbert Ansbach. C'est ainsi qu'une correspondance s'est mise en place entre Brothers et Ansbach et d'autres survivants. En 1987, Brothers publia un article intitulé « On the Anti-Fascist Resistance of German Jews », in *Leo Baeck Institute Yearbook*, vol. XXXII, London, p. 369-382. En 1988, Brothers se rendit en RDA et y rencontra des membres du groupe de travail Herbert Baum. À cette date, Herbert Ansbach était déjà

hospitalisé. L'ouvrage ne fut jamais publié.

²² Lettre d'Herbert Ansbach à Eric Brothers, 23 novembre 1985. En possession de l'auteur.

²³ Lettre d'Herbert Ansbach à Eric Brothers, 15 août 1987, rédigée en anglais. En possession de l'auteur.

²⁴ Cf. Jürgen Danyel, « Zum Umgang mit der Widerstandstradition und der Schuldfrage in der DDR », in Id. (dir.), *Die geteilte Vergangenheit...*, op. cit., p. 31-46, ici : p. 38 sq.

²⁵ Cf. Harald Welzer, *Das kommunikative Gedächtnis. Eine Theorie der Erinnerung*, Munich, Beck, 2005, p. 222.

²⁶ Cf. Jan Assmann, *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, Munich, Beck, 1992, p. 52 sqq.